

**L'ALCHIMISTE DANS LA LITTÉRATURE MÉDIEVALE**  
**VERNACULAIRE**  
**ÉTUDE DE QUELQUES CAS**  
**(RESUME)**

On peut considérer, et c'est une opinion que certains ont défendue avec talent, que la littérature et l'alchimie ont bien des points communs<sup>1</sup>.

Du reste, de nombreux écrivains de la fin du moyen âge utilisèrent dans leurs œuvres les images et les symboles de l'alchimie, ce qui, à tout prendre, n'a rien de très surprenant<sup>2</sup>.

Mais qu'en est-il pour la période qui s'étend du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle ? Il est évident qu'on retrouve les mêmes grands mythes, les mêmes images, les mêmes symboles dans toutes les expressions artistiques d'une époque donnée. Il est ainsi loisible de se livrer à une lecture alchimique de la *Quête du Graal*, des romans de Chrétien de Troyes, voire des cathédrales<sup>3</sup>. Les romans d'apprentissage et d'initiation, comme le *Perceval*, nous offrent

---

<sup>1</sup> Voir, par exemple, U. Ecco, *L'Œuvre ouverte*, Le Seuil, Paris, 1965, p. 284-85 ; ce passage est peut-être inspiré par l'article d'André Chastel, « Pic de la Mirandole et l'Heptaplus » publié dans les *Cahiers d'Hermès*, n° 2, éd. du Vieux Colombier, Paris, 1947, p. 93-103, où l'on trouve Ficin, Pic et le *Zohar*. On pense aussi aux travaux de C.G. Jung à travers *Psychologie et Alchimie*, Zürich, 1944, ou *Mysterium Conjunctionis*, Londres, 1963 ; voir aussi là-dessus Mark Häffner, *Dictionary of Alchemy, from Maria Prophetissa to Isaac Newton*, Londres, Aquarian, 1994, p. 153-154 (s.v. *Jung*) et p. 184-187 (*Myth in Alchemy*). Le thème de la mort (ou de la mortification) suivie d'une résurrection et d'une montée vers une vie spirituelle paraît assez souvent dans les textes alchimiques pour qu'on puisse établir une relation avec le christianisme et spéculer aussi sur l'inconscient.

<sup>2</sup> Dans la masse des ouvrages parus citons, pour son style poétique, Robert Marteau, *La Récolte de la rosée. La Tradition alchimique dans la littérature*, Belin, Paris, 1995, 220 p. On lira avec profit l'excellente mise au point de Didier Kahn, « Littérature et alchimie au moyen âge : de quelques textes alchimiques attribués à Arthur et Merlin », in *Micrologus, Nature, sciences and Medieval Societies*, III, *le Crisi dell'alchimia*, Brepols, 1995, p. 227-262, notamment 227-228.

<sup>3</sup> Xavier Coadic, *L'Alchimie autrefois*, Horvath, Lyon, 1996, 142 p. ; voir « Le mystère des cathédrales », p. 69-74.

des symboles ésotériques qu'on retrouve parfois en alchimie. Mais peut-on dire, car là est, pour nous, toute la question, que les auteurs de telles œuvres soient des connaisseurs de l'alchimie ?

Nous avons alors retenu, pour cette étude et pour plus de sûreté, ceux des textes qui, en langue vernaculaire, entretenaient avec l'athanor une relation quasiment technique<sup>4</sup>.

C'est que la technique, l'art et l'alchimie ont entretenu des liens étroits. Si, par exemple, on établit une relation entre l'art et l'alchimie, on comprend mieux quelles étaient les techniques des artistes médiévaux et de quels matériaux ils pouvaient disposer<sup>5</sup>. Non seulement les peintres et les enlumineurs étaient-ils concernés<sup>6</sup>, mais aussi les médecins, pour qui l'or potable pouvait représenter le remède universel.

La *practica* alchimique touchant à la médecine, qui lui doit quelques-uns de ses remèdes, et non des moindres, c'est dans la littérature didactique que nous rencontrons les allusions les plus nombreuses, sinon les plus variées, aux pratiques curatives venues du laboratoire.

Daude de Pradas, ecclésiastique et poète du XIII<sup>e</sup> siècle, est l'auteur du traité *Dels auzels cassadors*, en 3792 vers. Comme, dans cet ouvrage il est longuement question des soins à donner aux

---

<sup>4</sup> Cf. Suzanne Thioulier-Méjean, *Alchimie médiévale en pays d'Oc. L'Obratge dels Philosophes, La Soma et les manuscrits d'Oil*, éd. critique, avec public. des mss. d'oil, du texte latin, étude de langue, notes et glos., collection du CEROC n° 10, Publications de Paris-IV, 1999. 478 p. ; *Id.*, « Une recette alchimique catalane extraite du ms. 395 de Corpus Christi College (Cambridge), étude de langue, édition et traduction », in *La France latine* (CEROC), juillet 1995, n° 120, p. 9-38.

<sup>5</sup> Cf. A. Wallert, « Alchemy and Medieval Art Technology », in *Alchemy Revisited*, International Conference on the *History of Alchemy*, Université de Groningen, 17-19 avril 1989, éd. par Z.R.W.M. von Martels, Brill, Leiden-New York-Cologne, 1990, p. 154-161 : « Findings of alchemists found their application in the painter's and illuminator's workshops. Therefore examination of alchemical treatises can be of great importance for the understanding of artistic materials and techniques », p. 161.

<sup>6</sup> *Ibid.* : « A specified sequence of colours is a permanent theme in alchemy and may originate from the appearance of the sulphur-quicksilver compound at its stages during the process of sublimation », p. 156.

oiseaux malades, nous ne serons pas étonnée de trouver là des recettes liées à l'alchimie, comme autrefois Clovis Brunel en avait édité<sup>7</sup>. Au moins deux fois les ingrédients participant à une recette curative sont empruntés au savoir alchimique.

Si on a attribué quelques poésies alchimiques à Jean de Meun, c'est que de toute évidence son œuvre s'y prêtait<sup>8</sup>. Déjà le titre de l'ouvrage dont il fut le continuateur, ce *Roman de la Rose*, pouvait suggérer aux habitués du rosaire, qui signifie l'œuvre - la rose étant la connaissance<sup>9</sup> - que ce choix n'était pas vain, même s'il était à mettre au compte de son prédécesseur, Guillaume de Lorris<sup>10</sup>.

Ainsi mise en évidence, cette référence à la rose du savoir<sup>11</sup> a sans doute favorisé l'attribution d'un poème alchimique à Jean de Meun, qui, contrairement à Lulle, avait pris la défense des alchimistes en quelques vers célèbres opposant l'art à la nature.

---

<sup>7</sup> Cl. Brunel, *Recettes médicales, alchimiques et astrologiques du XV<sup>e</sup> siècle en langue vulgaire des Pyrénées*, Privat, 1956, 156 p

<sup>8</sup> Cf. P.-Y. Badel, « Lectures alchimiques du *Roman de la Rose* » in *Chrysopæia*, 5, 1992-1993. Voir aussi l'article de Christel Parisse, « Jean de Meung et l'alchimie », in *La France latine, Études médiévales et modernes*, n° 120, 1995, p. 116-124.

<sup>9</sup> Pour une bonne analyse de la symbolique de la rose, voir J. C. Cooper, *An Illustrated Encyclopædia of traditional Symbols*, Londres, Thames and Hudson, 1978, p. 141-142.

<sup>10</sup> Ou alors pourquoi ne pas avoir intitulé son ouvrage le *Jardin de Délices* - titre déjà pris il est vrai - le *Jardin de Plaisance, d'Amour, d'amoureux Délice*. Choix innombrable ... Même point *Jardin de la Rose*, jardin d'amour, mais *Roman*. Guillaume de Lorris annonce ainsi le titre :

Que c'est li Romans de la Rose

Ou l'art d'Amors est toute enclose.

Jean de Meung le reprend à la fin :

Explicit li Romanz de la Rose.

*Guillaume de Lorris et Jean de Meun, le Roman de la Rose*, éd. Daniel Poirion, Garnier-Flammarion, Paris, 1974, v. 37-38 et 21781, p. 44 et 573.

<sup>11</sup> Pour une étude de la rose cf. Charles Joret, *La rose dans l'antiquité et au moyen âge : histoire, légendes et symbolisme*, Paris, 1892, et surtout Anne Winston-Allen, *Stories of the Rose*, Pennsylvania State Univ. Press, 1997, avec une très abondante bibliographie.

Les Anglais ne furent pas en reste. Dès le milieu du XII<sup>e</sup> siècle certains d'entre eux découvrirent l'Espagne savante, Tolède et l'alchimie arabe traduite en latin<sup>12</sup>. John Gower, au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>, insère dans sa poésie moyen-anglaise dite *Confessio amantis* un long développement sur l'alchimie<sup>14</sup>. Il témoigne, comme Jean de Meun, de sa connaissance alchimique, dont il est volontiers prodigue, mais aussi de quelque réticence.

Mais la fascination que la pratique alchimique a exercée, liée très vite à l'accusation de faux monnayage<sup>15</sup>, a conduit en littérature, surtout à partir des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, à la création du personnage de l'alchimiste abusé par une fausse science, devenu inaccessible aux réalités et pris d'une sorte de folie destructrice ; à moins que, rusé et filou, il ne veuille s'enrichir aux dépens des naïfs.

Enfin, la peinture n'est pas en reste, puisque dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle la triste figure de l'alchimiste, pâli par ses veilles, et souvent flanqué d'une femme braillarde et d'enfants affamés, devient un vrai motif pictural.

Suzanne Thiolier  
Paris-Sorbonne

---

<sup>12</sup> Cf. R. Halleux, « Un siècle d'études ... », *op. cit.*, p. 61.

<sup>13</sup> J. Gower (circa 1330-1408), ami de Chaucer traite de l'alchimie dans deux œuvres : la *Confessio amantis*, texte de langue anglaise, et le *Mirour de l'homme*, texte français.

<sup>14</sup> Éd. J. C. Macaulay, *Complete Works of J. G.*, Oxford, t. II, 1901, *Liber quartus*, v. 2457-2632., p 367-372. Cf. aussi la version en anglais moderne établie par Terence Tiller, *John Gower. Confessio amantis*, Penguin Books, 1963 ; mais notre passage est simplement résumé p. 169.

<sup>15</sup> La condamnation des alchimistes comme faussaires fulminée par le pape Jean XXII dans sa bulle *Spondent* de 1317 a marqué le début de l'isolement de l'alchimie de la culture officielle ; cf. R. Halleux, *Les textes alchimiques*, Brepols, Turnhout, 1979, p. 124-126, et Sylvain Matton, « Le traité contre les alchimistes de Nicolas Eymerich », in *Chrysopaëia*, t. I, 1987, Milan et Paris, p. 93-136, citation p. 99.